

Faire croire

Laclos ♦ Musset ♦ Arendt

Français – Philosophie

Programme 2023-2024

France Farago
Nicolas Grenier
Gilbert Guislain
Christine Lamotte

DUNOD

Mise en page : Belle Page

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70% de nos livres en France et 25% en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Dunod, 2023

Dunod Éditeur
11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-085287-1

Sommaire

Introduction au thème	9
-----------------------------	---

PARTIE 1

PIERRE CHODERLOS DE LACLOS, LES LIAISONS DANGEREUSES

1	Le xviii ^e siècle	28
	1 Chronologie politique et principaux évènements	28
	2 La société et les mœurs	29
	3 La vie intellectuelle et artistique	30
2	La vie et l'œuvre de Laclos (1741-1803)	33
	1 Activités politiques et militaires	33
	2 Activités littéraires	34
	3 Vie privée	34
3	<i>Les Liaisons dangereuses</i> : résumé	39
	1 Introduction	39
	2 Première partie : lettres 1 à 50	40
	3 Deuxième partie : lettres 51 à 87	40
	4 Troisième partie : lettres 88 à 124	41
	5 Quatrième partie : lettres 125 à 175	42
4	<i>Les Liaisons dangereuses</i> : étude du texte	44
	1 Introduction	44
	2 Une typologie des personnages principaux de la fiction en lien avec la question « faire croire »	45
	3 Quelles sont les raisons qui poussent les personnages manipulateurs à y consacrer leur vie ?	53

4	Comment être crédible ?	55
5	La parole : l'arme suprême	60
6	De l'auteur aux lecteurs	67
7	L'architecture du roman.....	70
8	Le thème du dévoilement et l'illusion de la transparence.....	70
9	Le sens général de l'œuvre et du dénouement.....	71
	Conclusion.....	73

PARTIE 2

ALFRED DE MUSSET, LORENZACCIO

1	L'auteur	76
	1 Un temps d'espoir de 1810 à 1832.....	76
	2 Un contretemps de malheur de 1832 à sa mort.....	77
	3 Témoignage d'écrivains.....	80
2	Un drame romantique intemporel	82
	1 Une histoire de France.....	82
	2 Un sujet universel.....	84
	3 Un théâtre nouveau.....	85
3	Lorenzaccio, un héros sans nom	88
	1 Un héros à plusieurs noms	88
	2 Un héros complexe.....	90
	3 Un héros limite.....	91
4	Un complot contre le chef de l'État	94
	1 Lorenzaccio, un héros antique.....	94
	2 Un État de peur.....	96
	3 Un complot contre l'État.....	99

5	Le cardinal Cibo, angélique et machiavélique	101
	1 Un ecclésiastique politique.....	102
	2 Un cardinal faux.....	103
6	Alexandre de Médicis, un tyran.....	107
	1 Un duc débauché.....	107
	2 Un duc impuissant.....	109

PARTIE 3

HANNAH ARENDT, « DU MENSONGE EN POLITIQUE » ET « VÉRITÉ ET POLITIQUE »

1	L'auteur (1906-1975)	114
	1 Une trajectoire riche et mouvementée	114
	2 Thème principal de sa pensée.....	115
2	Analyse de l'œuvre	117
	1 Introduction : contexte dans lequel fut écrit « Vérité et politique ».....	117
	2 Conflit entre la vérité et la politique.....	119
	3 Quand la vérité de fait est transformée en opinion à des fins politiques.....	130
	4 Le mensonge en politique	132
	5 Conclusion : la force intrinsèque de la vérité.....	137
3	Du mensonge en politique.....	139
	1 Introduction : un article écrit à l'occasion du scandale des Pentagon Papers	139
	2 Le mensonge chez les hommes d'action.....	142
	3 Deux variétés récentes de l'art de mentir	144
	4 Politique du mensonge.....	147

5	Comment ont-ils pu ?	152
6	Conclusion : le rôle de la presse dans l'échec de la manipulation de l'opinion	154

PARTIE 4

COMPARAISON DES ŒUVRES

	Introduction	158
1	L'action comme jeu et comme calcul	158
2	La simulation, le simulacre ou l'art de faire croire ce que l'on n'est pas	160
3	Le masque, le voile et la dissimulation du « visage »	163
4	Le langage et son ambiguïté	166
5	Comédie et tragédie sur la scène du monde	170
6	L'expérience de la désillusion	172
7	La religion	177
	Conclusion : la fragilité du monde	179

PARTIE 5

PRÉPARER LE CONCOURS

1	Présentation des épreuves	182
2	Méthodologie du résumé	183
	1 Principes et pratique	183
	2 Mise en œuvre du résumé	184
3	Méthodologie de la dissertation	186
	1 Modalités de l'épreuve	186
	2 Exigences de méthode et étapes du travail	187
	3 Recherche des matériaux et élaboration du plan	187
	4 Introduction	188
	5 Conclusion	188

6	Rigueur de la forme.....	189
4	Méthodologie de l'oral.....	190
1	Présentation générale.....	190
2	Préparation de l'épreuve.....	191
5	Bien rédiger.....	193
1	Orthographe.....	193
2	Syntaxe.....	194
3	Conjugaison.....	194
4	Vocabulaire.....	195
5	Lexique sur le thème.....	195
6	Questions et expressions.....	198

PARTIE 6

RÉSUMÉS ET SUJET DE DISSERTATION

1	Murray Edelman, <i>Pièces et règles du jeu politique</i>	200
2	Roger Mucchielli, <i>La Subversion</i>	203
3	Ignacio Ramonet, <i>Propagandes silencieuses</i>	206
4	Gilbert Guislain, <i>La Représentation</i> (ouvrage collectif)....	211
5	Le théâtre du monde.....	215

Introduction au thème

Si faire, c'est fabriquer, façonner un artefact, s'employer à être efficace dans ce que nous entreprenons, faire implique toujours une médiation, une technique qu'elle soit d'ordre matériel ou mental, un emploi d'instruments appropriés à l'objectif que l'on vise. Faire relève toujours d'une stratégie de l'agir qui requiert d'ajuster des moyens à des fins. Croire, c'est donner son assentiment, accorder son adhésion, attribuer une valeur de vérité à une proposition, à une idée, à un énoncé, tenir pour vraie une représentation. Mais c'est aussi faire crédit à quelqu'un, lui accorder sa confiance comme il arrive dans l'amour et l'amitié qui ne sont possibles qu'au prix d'une confiance réciproque absolue. Croire en autrui, c'est donc le tenir pour véridique, avoir foi en ce qu'il dit. Faire croire qu'on aime, simuler l'amour pour se servir d'autrui à des fins de domination et de plaisir égoïste comme le font les libertins chez Laclos est donc une inqualifiable profanation. Alors qu'adhérer à un enseignement spirituel, c'est en reconnaître la validité, la fécondité pour l'existence, simuler la piété, la foi comme le fait *Le Tartuffe* de Molière, est une profanation de ce qui fonde le sacré : le lien ressenti et honoré à la Réalité Ultime dont nous dépendons, quelque nom que l'on lui donne.

La croyance est un état mental qui se décline en plusieurs degrés qui vont de la simple opinion à la science en passant par la foi. Lorsque la garantie objective de l'opinion est très faible, la croyance est un préjugé ou une illusion ; lorsqu'elle est susceptible d'être vérifiée, la croyance est une supposition ou une conjecture ; quand elle repose sur un fort sentiment subjectif, la croyance désigne une conviction ; quand elle est démontrée et unanimement partagée, elle peut être appelée certitude. Attitude naturelle et spontanée, souvent dénoncée comme naïve, la croyance est présentée d'abord comme ce qui doit être dépassé. Ainsi en va-t-il de l'opinion chez Platon ou des préjugés de l'enfance chez Descartes. Mais la croyance, comprise comme assentiment à ce qui est démontré, est aussi ce à quoi doit mener le travail philosophique pour que la vie échappe à l'insensé, à la corruption de ce qui lui confère la rectitude, la justice qui est toujours justesse ontologique, pour échapper à un scepticisme démobilisateur ou à l'insignifiance capable de submerger le simple bon sens. Cela est d'autant plus important que la croyance est aussi, selon le logicien américain Charles S. Peirce, une disposition à l'action. Si elle est aujourd'hui l'objet d'études logiques qui portent sur le possible et le probable, elle a longtemps été au cœur des spéculations métaphysiques et des débats théologiques.

Lorsqu'on croit, on espère toujours être dans le vrai. Mais, si l'on croit, c'est que l'on ne sait pas, le désir de savoir motivant toujours plus ou moins la croyance. Nietzsche toutefois a montré qu'on peut vouloir croire précisément pour ne pas savoir, pour ne pas avoir à endurer la dure vérité. « Le monde veut être trompé » disait déjà un proverbe médiéval. Si l'objet du savoir sûr ne peut être que vrai, l'objet de la croyance peut, lui, être faux mais il peut aussi être vrai. Platon lui-même, en distinguant l'opinion vraie de l'opinion fautive, pensait qu'il n'est ni fatal ni nécessaire que nous nous

trompions lorsque nous croyons quelque chose ou quelqu'un. Mais, comme l'avait souligné saint Thomas d'Aquin, « Il est de l'essence de l'opinion que ce qui est opiné soit susceptible d'être autrement. » Elle peut nous induire en erreur. Tout autre est le cas du mensonge où la croyance est obtenue par tromperie. Celui qui est dupé donne encore son adhésion mais il aurait pu se méfier et ne pas se laisser convaincre, comme ceux dont parle Hannah Arendt qui, en Amérique, ne se sont pas laissés abuser par les justifications gouvernementales de l'intervention militaire au Vietnam ou comme les dissidents des régimes totalitaires. « On croit donc ce que l'on veut croire » comme le disait Démosthène.

Mais, si croire qualifie l'acte réceptif de celui qui adhère, faire croire est un acte performatif visant, par des énoncés ou des comportements stratégiques à changer la réalité des représentations mentales d'autrui par le biais du mensonge ou de la persuasion qui peut être rationnellement argumentée ou frauduleusement mystificatrice au point de pouvoir, dans certaines circonstances, engendrer le fanatisme, lequel est la perversion la plus redoutable de la croyance. Hegel le définissait comme « l'enthousiasme pour un abstrait, pour une idée abstraite, qui se comporte négativement à l'égard de ce qui existe ».

John Austin, dans son ouvrage *How to do things with words*, paru en 1962, explique que le langage ordinaire ne sert pas uniquement à décrire des choses ou à dire la vérité, il sert à transformer la réalité, à la « performer ». À côté d'actes de langage qui constatent une réalité, il y a une autre catégorie d'actes qui font advenir une réalité qu'ils inaugurent. Il les qualifie de « performatifs ». Ainsi, lorsque le juge déclare que la séance est ouverte, ou que le maire déclare un couple uni par les liens du mariage, ils ne décrivent pas une réalité qui préexisterait. Ils transforment la réalité : la séance peut effectivement démarrer, les liens conjugaux sont juridiquement légitimés. On peut appliquer à certaines procédures, à certaines démarches de l'esprit, à certaines fictions, ce pouvoir de transformer la réalité, de faire croire qu'elle est ce qu'elle n'est pas, de créer donc une réalité autre. Ainsi, dans « Du mensonge en politique », Hannah Arendt montre comment l'application de la théorie des jeux présumée aider à la décision créait de toutes pièces une réalité nouvelle. Elle montre comment le fait de se fier à ces données quantifiant une réalité qualitativement complexe, comment le fait de croire à la supériorité de la quantification sur la description analytique de la réalité empirique concrète a infléchi les décisions des responsables de façon catastrophique. **La quantification est un exercice rhétorique souvent mobilisé dans la production des mythes contemporains** suggérait déjà Roland Barthes en 1957. En réduisant toute qualité à une quantité, cette figure rhétorique réduit la complexité du réel au lieu d'aider à le comprendre. Elle fait croire au lieu de savoir. Le problème est que, lorsqu'elle préside à la prise de décisions où il en va de la sécurité d'une collectivité humaine, cette technique risque d'aveugler les décideurs qui ont été amenés à transformer la réalité dans un sens conforme aux solutions préconisées par les calculs¹. Révéler les effets pervers de ces mécanismes, c'est redonner une chance aux capacités réflexives et critiques d'en déjouer

.....
1. Cf. les influenceurs que sont ceux qu'Arendt appelle « les spécialistes de la solution des problèmes ».

l'efficacité, l'efficace pernicieuse. C'est permettre de ne pas se laisser tromper, de ne pas adhérer à ce qu'ils ont pour but de nous faire croire, ce qui libère notre faculté de juger pour un discernement et une décision lucide et responsable.

Les œuvres au programme mettent en scène trois façons différentes de falsifier la réalité en faisant croire ce qui n'est pas. *Les Liaisons dangereuses* de Laclos mobilisent les techniques de mystification libertine à des fins de domination d'autrui par le biais de la séduction, faisant des personnes abusées des marionnettes entre leurs mains puissantes. *Lorenzaccio* met en scène le labyrinthe étouffant dans lequel s'est égaré le personnage de Lorenzo qui a pris sur lui de prendre un masque à l'image des débauchés pour libérer Florence de la tyrannie et qui perd l'estime de ses concitoyens tant son mimétisme leur fait croire à l'identité de son apparence empruntée et de sa véritable et originelle personnalité. « J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche » dit-il, déplorant de ne pouvoir ni se retrouver lui-même, ni laver ses mains, « même avec du sang » (IV, 5). Enfin, Hannah Arendt montre les ravages provoqués par la dissimulation des faits tant au public qu'aux décideurs, notamment du fait précisément des techniques de calcul qui se substituent à l'analyse concrète pourtant transmise par les services de renseignements, le but devenant peu à peu de sauver mensongèrement « l'image » des États-Unis alors qu'ils étaient en train de subir l'humiliation d'une défaite.

Nous analyserons donc les mécanismes de la parole mensongère que Platon voyait illustrée par la rhétorique des sophistes, ce qui la rend possible, les jeux du paraître et du simulacre proposés au Prince par Machiavel et au comédien par Diderot. Avec Hannah Arendt et Maurice Blondel, nous montrerons que l'action humaine véritable est irréductible au faire, à la fabrication. Enfin, après avoir traité du croire et du faire croire religieux, nous nous poserons la question de savoir si notre époque contemporaine ne menace pas ceux qui n'ont pas été éduqués à penser et juger par eux-mêmes d'être manipulés par le « monde virtuel » à qui on peut faire dire et qui peuvent faire croire n'importe quoi.

1 La parole mensongère

1.1 L'inquiétante efficacité du mensonge

Le mensonge est l'une des possibilités de la parole. Loin de toujours dire le vrai, d'être donc adéquate à ce dont elle parle, la parole peut être ce qui permet d'occulter la vérité, d'être le lieu d'une scission entre la réalité et ce qu'elle en dit en la cachant. Mentir c'est dire le contraire de ce que l'on pense ou de ce que l'on sait dans l'intention de tromper. C'est faire passer le faux pour le vrai. C'est pourquoi, dans toutes les cultures, le mensonge est perçu de façon négative. Le mensonge falsifie la réalité et introduit de la discordance dans le rapport entre les êtres, fausse leur interaction. « Ce n'est pas beau de mentir » dit-on aux enfants, héritiers que nous sommes des Grecs pour qui le bien et le beau allaient de pair. Saint Augustin dit du menteur qu'il « a le cœur double,

c'est-à-dire une double pensée », une duplicité. L'unité et l'harmonie intérieure sont rompues chez celui qui ment ainsi que dans le rapport qu'il a à autrui.

Il est toujours utile d'aller consulter l'étymologie d'un mot : la racine latine du terme mensonge nous renvoie à l'esprit *mens* et à ses activités (songes, imagination, fabulation, fantasmes). Si mentir, c'est feindre, jouer, cacher, dissimuler, falsifier, maquiller, truquer, déguiser, tromper, nous avons dans l'acte de mentir une figure inquiétante du néant : le mensonge fait advenir dans le champ symbolique et relationnel ce qui n'est pas et ce « rien », ce « néant » recouvre de son voile ce qui est, brouillant les repères à l'aide desquels nous nous orientons ordinairement avec foi, avec confiance. Or ce « non-être » a une positivité et une efficacité inquiétante, parfois extrêmement destructrice : la parole fallacieuse, la calomnie, la dénonciation mensongère, le faux témoignage peuvent jeter un sort sur la vie. Il y a un pouvoir destructeur, une magie noire des mots, une thaumaturgie sinistre que peut opérer la parole mensongère par laquelle je puis maîtriser mes semblables, les manipuler, les dominer. Si vide et faux que soit le mot par lequel on disqualifie autrui, toute sa vie peut en être gangrenée. Si la calomnie défigure, inversement, la flatterie relève, elle aussi, du mensonge en transfigurant indûment celui qui en est l'objet. Ces attitudes mensongères déplacent le centre de gravité des personnes concernées : on flotte dans ce qui n'est pas. Quelle fécondité humaine peuvent avoir de telles façons d'être ? Alors que la parole devrait relier les êtres, le mensonge rompt le lien en le corrompant. Il fausse la relation.

1.2 La structure anthropologique qui rend possible le mensonge

Quel est le mécanisme psychique du mensonge, la structure anthropologique qui le rend possible ? Le mensonge implique la non-coïncidence entre ce que l'on dit et ce que l'on pense. La parole, au lieu de dire la réalité, se met en état de divorce avec elle : au lieu de la révéler, elle l'occulte. Cela n'est possible que parce que la conscience institue une scission entre l'homme et le réel immédiat mais aussi à l'intérieur même de son être. Ce qui n'est pas le cas pour toutes les autres choses comme le souligne Hegel : « Les planètes, les plantes, les animaux ne peuvent s'écarter de la nécessité de leur nature, des lois de leur genre, de leur vérité ; ils deviennent ce qu'ils doivent devenir ; être et devoir-être n'y sont pas séparés ; mais la liberté humaine porte en elle l'arbitraire. Elle peut se séparer de sa nécessité, de sa loi, agir à l'encontre de sa destination. » La liberté, c'est-à-dire l'indétermination (par opposition au déterminisme instinctif animal), est liée à la présence de l'esprit (*mens*) chez l'homme qui lui permet de se déterminer lui-même en conscience. Hegel et, à sa suite Kierkegaard, appelle « scission » cette caractéristique de la conscience qui se déprend de la fusion avec l'immédiateté non seulement de la nature extérieure mais de l'intériorité humaine. Cette scission constitutive de l'homme n'est pas à répudier mais à assumer et à réguler par ce que la tradition appelle la loi éternelle (le logos de Dieu). Il s'agit d'obéir en conscience aux lois non manipulables de l'être et, pour ce qui concerne notre propos, du psychisme.

Le mensonge est lié à un usage duplice de la fonction symbolique qu'est le langage. La fonction symbolique, marqueur de l'humanité est le signe que, contrairement à l'animal, l'homme n'est pas dans une relation fusionnelle avec ce qui l'environne. Il y a en lui, être en devenir, un écart de soi à soi dans le temps, certes, mais aussi dans l'instant, ce qui lui permet d'être conscient de soi, d'avoir une conscience réflexive, d'avoir rapport à soi. Cette conscience doit sans cesse s'arracher à l'opacité de l'animalité pré-réflexive. C'est cette réflexivité qui permet très tôt à l'enfant de comprendre qu'il n'est pas transparent à autrui, que son intériorité est cachée et qu'il peut dissimuler aux autres ce qu'il veut, dire le contraire de ce qui est pour échapper à un blâme, une punition, l'enfant mentant la plupart du temps pour cacher une transgression. Cette faculté est liée à l'intelligence. Elle est aussi ruse et, comme le dit Hannah Arendt, elle prouve la liberté de l'être humain, évidemment pour le meilleur comme pour le pire, le pire étant que le menteur ne falsifie pas seulement la réalité mais se fausse lui-même. De fait, ne pas être capable de dire la vérité traduit généralement une peur de se confronter au regard que les autres portent sur soi. Le mensonge serait un camouflage destiné à protéger le moi. Mais qu'est-ce que le moi ? demandait Kierkegaard ? C'est l'esprit et qu'est-ce que l'esprit ? C'est le rapport réflexif à soi-même. Toute relation humaine est rapport entre deux êtres qui, étant rapport réflexif à eux-mêmes ont pour tâche leur existence même au risque de se perdre. Or le mensonge, en brouillant ce rapport, peut déclencher un naufrage doublement relationnel concernant d'une part le moi du menteur, d'autre part celui qu'il abuse. Ses effets délétères sont bilatéraux, la parole impliquant toujours l'autre, notre esprit étant toujours pris dans une structure en miroir. Le travestissement de la réalité, le port du masque qu'implique le mensonge ne fait donc pas qu'altérer le rapport à l'autre, il risque toujours d'altérer le rapport à soi, à l'intériorité de celui qui ment. Sans doute croit-il se protéger en mentant, mais, ce faisant, la falsification à laquelle il se livre peut aliéner son psychisme, le rendre étranger à la partie véreuse de son être propre. Le langage ordinaire véhicule un savoir inconscient de cela : « Ne dit-on pas à un enfant : Regarde-moi dans les yeux... et dis-moi la vérité ! » Ou encore : « Oseras-tu te regarder en face après un tel mensonge ? » Il y a des menteurs qui finissent par croire à leurs mensonges. Comment cela est-il possible si ce n'est parce qu'ils se mentent à eux-mêmes, parce que, leur moi étant divisé, ils ont perdu le socle de leur unification possible, ils se sont falsifiés eux-mêmes. Des sociétés entières peuvent être contaminées par le mensonge, organisant une implosion collective de l'humain comme l'ont montré tous les totalitarismes du siècle dernier.

2 La critique platonicienne de la rhétorique

2.1 La rhétorique : un langage de la persuasion délié de la référence

C'est Platon qui a inauguré la réflexion sur cette sorte particulière du « faire croire » qu'était la rhétorique dans l'Athènes du ^ve siècle av. J.-C. où les sophistes faisaient

adhérer à leurs discours prononcés en foulant aux pieds toute éthique de la parole. Les sophistes avait si profondément saisi cette essence magique des mots qu'ils jonglaient avec sans aucun souci de la vérité, pouvant dans un procès défendre des causes absolument adverses. Maniant un art purement formel, le sophiste peut parler de tout : « Il n'est pas de sujet sur lequel l'homme habile à parler ne parle devant la foule de manière plus persuasive que n'importe quel artisan. » Alors que dans la démocratie athénienne, l'art et les techniques du langage avaient acquis la plus haute valeur, **Platon n'a cessé de rappeler que la rhétorique est un art de la persuasion : elle fait croire, mais non savoir.** Or, toute croyance est susceptible d'être vraie ou fausse. Platon voit l'appétit de pouvoir et la vanité orgueilleuse dans cette ivresse que procure au sophiste le maniement virtuose d'un logos apparemment invincible. Il a repéré dans l'**utilisation mensongère du langage un acte par lequel on peut maîtriser ses semblables, les manipuler ou les dominer.** À l'opposé, le véritable logos est, pour lui, destiné à dire quelque chose : l'être. *La République* décrit ces jeunes gens trop précocement adonnés au maniement non réglé de la parole, confondant le plaisir vain de la ratiocination avec l'usage véritablement philosophique du logos qui requiert des définitions rigoureuses et une éthique dans son maniement (Rép. VII, 539 bc). Le sophiste fait ce qu'il veut de son auditoire en passant du sens d'un mot à un autre sans l'en avertir, comme un véritable prestidigitateur de façon à être cru irrésistiblement, captant l'attention et entraînant l'adhésion par la seule forme, enchaînant son auditoire par ses sortilèges, lui faisant croire n'importe quoi. Dans le *Gorgias* notamment, Platon met ici en évidence les raisons de la suspicion à avoir envers cet art étrange qui, capable de parler de tout, n'ayant finalement pas d'objet propre, est un simple moyen pouvant être mis au service de n'importe quelle fin. Art d'autant plus dangereux que le rhéteur, par la seule magie de son verbe, ayant le pouvoir terrible de faire croire qu'on sait alors qu'on ne sait pas, l'emportera toujours auprès de la foule sur celui qui sait. Le *Gorgias* de Platon, est, dans ce sens, le constat tragique de l'impuissance de l'esprit dans l'ordre politique et temporel où il est toujours plus ou moins vaincu, martyr comme en témoigne la mort emblématique de Socrate.

2.2 Une éthique pour le bon usage de la parole

Pour Platon, le langage ne saurait à lui seul fonder le savoir : il doit se régler sur la connaissance de l'idée, de l'essence stable des choses. Il doit être subordonné à l'acte par excellence de l'intelligence qu'est la contemplation. Le dialecticien, philosophe soucieux de définir rigoureusement l'essence des choses qui est la mesure des mots que l'on emploie, se heurte à l'immense entreprise que représente la rhétorique pour empêcher les gens de penser et, finalement, est mis à mort par la cité. La rhétorique, elle, est cet art trompeur qui semble faire appel à la pensée et traiter l'homme en esprit. Le plus odieux en elle finalement, ce n'est pas qu'elle asservit les hommes, qu'elle les rend esclaves de faux-semblants, c'est qu'elle feint de traiter ces esclaves en hommes libres. La rhétorique est la profanation du verbe, sa perversion profonde. Alors que la mission du langage devrait être de faire réfléchir, d'assurer la liberté de l'esprit, l'usage qu'en fait la rhétorique permet de s'emparer de l'autre et de le dominer en abolissant le dialogue, l'intersubjectivité en quête commune du vrai. En se mettant au service

du pouvoir politique, en faisant croire n'importe quoi, elle falsifie le lien humain et, d'abord, le rapport à soi-même.

L'effort du philosophe est un effort de rédemption du logos en le référant à l'être. Ce redressement de l'usage bien réglé du langage est une tâche morale en soi.

3 Le paraître et le simulacre sur la grande scène du monde

3.1 La double nature du Prince chez Machiavel

« Le monde entier est un théâtre, et tous, hommes et femmes n'en sont que les acteurs » disait Shakespeare (1564-1616). Machiavel (1469-1527) l'avait déjà compris. Le Prince ne doit jamais oublier qu'il vit en représentation devant son peuple. Pour gouverner, il doit soigner son apparence, ne pas laisser transparaître la simple humanité qu'il partage avec tout un chacun mais revêtir l'allure que requiert le pouvoir. Pour imposer, il doit en imposer. Pour cela, il doit savoir user de la double nature de l'homme et de la bête, l'une sans l'autre n'étant pas durable. Être capable de pitié, être fidèle, humain, intègre, religieux est sans doute ce par quoi on estime les hommes de bien concède Machiavel. Mais le Prince peut déroger à ces devoirs, il doit le faire pour conquérir le pouvoir et il doit le faire lorsque cela est nécessaire pour s'y maintenir. Il lui est toutefois profitable de paraître avoir ces qualités, de « bien feindre et bien déguiser ». Pour tenir en respect le peuple qu'il gouverne, il lui faut donc **cultiver une logique de l'apparence fondée sur cette duplicité méthodique, privilégier l'extériorité apprêtée de son être au détriment de sa vérité intérieure.** « Il est souvent contraint pour maintenir ses États, d'agir contre sa parole, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. » C'est que **la politique relève de l'artifice, de l'art de la guerre, de la technè, de la mise en œuvre de moyens en vue d'une fin extérieure.** La fin du Prince italien dont rêvait Machiavel était l'unification de l'Italie. Il voyait dans l'Église la cause de l'incapacité de l'Italie à s'unifier en puissante monarchie à l'instar de la France et de l'Espagne. Elle détenait la *plenitudo potestatis* (plénitude du pouvoir) mais une *potentia* (puissance) insuffisante, facteur doublé de l'entrave que constituait la doctrine dont elle était censée être la gardienne, tout en ayant à sa tête des Princes parfaitement corrompus. On pouvait tout faire à Rome sauf contester la doctrine sur laquelle étaient fondés tous les pouvoirs de l'Europe de ce temps. La tradition chrétienne alimentait tous les *Miroirs des Princes*, manuels d'éthique écrits par des clercs à l'intention de ceux qui étaient destinés à exercer la *potestas*. C'est avec cela que rompait Machiavel. Dans les *Discours sur la Première Décade de Tite-Live* (1, 14), il montre comment les Romains utilisaient la religion et la peur pour faire accepter les lois et leur conférer une autorité. Il reproche dans les *Discours* (II, 2) à la religion chrétienne d'encourager la passivité. En fait

chez Machiavel, la politique ne s'autonomise pas seulement de la religion, elle la subordonne, et en fait un de ses moyens.

Il savait pertinemment que le paradigme chrétien est tout autre que celui qu'il propose à ceux qui détiennent ou veulent conquérir le pouvoir. À la double nature du Prince s'oppose en effet la double nature humano-divine de l'archétype évangélique : Jésus-Christ, que Hegel appelle l'Idée, ce qui, dans sa concision, est le juste commentaire d'*Ecce Homo*¹. La mise en intrigue littéraire du message de ce dernier proposait un modèle anthropologique qui, par sa nature paradoxale, subvertissait les logiques mondaines. Ce modèle d'accomplissement humain se trouve fondé en effet sur ce que, dans notre langage moderne, nous appellerions la vérité ontologique, métaphysique, intérieure, existentielle de l'homme². Érasme appelait cela « la philosophie du Christ », qui, pour lui, était une poétique de l'être, valorisant la subversion des valeurs mondaines, affirmant que « les premiers seront les derniers », bref, un monde à l'envers, parce qu'il demandait de prendre en compte la face cachée du monde : il demandait en effet de rapporter la condition humaine à l'inconditionné, de vivre le temps en le rapportant à l'éternité, ou, dit autrement, l'humanité à la dimension divine qui la traverse. Érasme savait aussi que le Socrate de Platon préfigurait cela, lui qui incarne l'homme qui, sorti des ténèbres de la caverne, aurait « préféré mille fois n'être qu'un valet de charrie, au service d'un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde plutôt que de revenir à ses anciennes illusions », et qui, ayant tenté de délier ses anciens compagnons de captivité pour les conduire à la lumière, avait pris le risque d'être mis à mort par ceux dont il avait cherché à déstabiliser les certitudes.

3.2 Le paradoxe du comédien

Dans *Le Paradoxe sur le comédien* (1773-1780), Diderot énonce une thèse paradoxale : on pourrait croire que le meilleur acteur est celui qui met le plus de lui-même dans ce qu'il joue, celui qui joue « de sensibilité ». En fait c'est tout le contraire : le grand acteur est celui qui joue de sang-froid (au XVIII^e siècle, on écrit de « *sens froid* », en gardant le sens, la raison, la tête froide). Le grand comédien, contrairement à l'homme sensible, est celui qui convertit la nature en art par la poursuite d'un « modèle idéal » qu'il ne peut atteindre que par l'abandon de son être propre. Il ne joue pas directement son rôle, il ne cherche pas à s'identifier à son personnage. Il étudie ce personnage, il lit à son sujet, il se l'imagine, il s'en forge un « modèle idéal ». Ensuite, il n'aura plus, pour jouer, qu'à copier ce modèle : sortir de lui-même, s'aliéner, pour entrer dans ce modèle qui n'est pas lui. Plus il joue, plus l'acteur de sang-froid perfectionne ce modèle, alors que l'acteur qui joue de sensibilité dépense sa sensibilité à la première représentation, puis s'épuise et se lasse.

.....
1. *Ecce Homo* : Voilà l'Homme. Expression prêtée à Ponce-Pilate dans la traduction de la Vulgate (en latin) de l'Évangile de Jean lorsqu'il présente à la foule Jésus sortant du prétoire après la flagellation. Hegel interprète cette expression dans le sens « voici l'essence de l'homme », sachant que l'école johannique d'où est sorti ce texte avait une culture philosophique très développée. Le platonisme ne lui était pas inconnu, pas plus que le stoïcisme.

2. Hannah Arendt regroupe tout cela sous le vocable de « vérité philosophique ».

Lorenzaccio est à cet égard intéressant car l'acteur joue sur scène le rôle d'un personnage qui lui-même se dédouble dans l'intrigue de la pièce en s'égarant lui-même, incapable de garder le sang-froid de l'acteur. Ayant épousé toutes les turpitudes d'Alexandre, il garde en même temps la nostalgie de sa pureté enfantine dont témoigne sa mère qui dit par ailleurs qu'étudiant, « un saint amour de la vérité brillait sur ses livres et dans ses yeux ». Ici, le *jeu* est essentiel. Non seulement Lorenzo ne cesse de jouer un rôle (à la fin, il ne sait plus lequel : celui du débauché qui lui a permis d'acquérir la confiance d'Alexandre ou, au contraire, celui du révolté qui permet au débauché de conserver bonne conscience ?), mais encore c'est la société florentine tout entière qui est devenue théâtre.

Musset recourt également à des effets de théâtre dans le théâtre. À la scène 2 de l'acte I, le marchand évoque le spectacle que la vie nocturne de Florence lui offre depuis sa chambre. L'évocation du carnaval prolonge le jeu des doubles.

Derrière les masques, le carnaval et le jeu des doubles qu'ils permettent, derrière le drame de Lorenzo lui-même, il y a une réalité précise : celle d'une ville soumise au pouvoir du pape et de l'empereur. Mais, à tous les niveaux, les personnages incarnent le même comportement : ils comprennent la situation, parfois ils en souffrent, mais à aucun prix ils ne veulent la regarder de front, moins encore lutter pour qu'elle change ; ils se contentent de pieuses protestations et essaient, chacun pour soi, de tirer tant bien que mal quelque profit du malheur commun au sein de ce monde qui s'étourdit de son propre théâtre.

4 Faire ou agir ?

4.1 L'agir selon Hannah Arendt

Hannah Arendt a repris la distinction faite par Aristote entre les différentes espèces d'activité. Il en distinguait trois : l'action, la production, la contemplation. L'homme politique opère par l'action ; l'artisan travaille par production ; l'activité du philosophe est la contemplation. Elle distingue *le travail* lié à l'être biologique, à l'être de besoin que nous sommes, *l'œuvre* par laquelle l'homme édifie un monde irréductible à la simple nature et *l'action*. **L'agir est la dimension publique de l'existence, caractérisant l'être humain comme être-avec-les-autres.** L'action, seule activité qui mette directement en rapport les hommes sans passer par la médiation de la matière, est liée à l'aménagement du vivre-ensemble. Or, dans le monde moderne, la politique, devenue un moyen au service de la productivité et du progrès social, substitue le faire à l'agir, substitution qu'elle ne cesse de dénoncer. Mais il n'y a pas que dans le domaine économique que s'aliène l'action. Dans « Le mensonge en politique », **Arendt montre, en commentant l'affaire des *Pentagon Papers*, que les responsables politiques ont substitué un faire à l'agir.** Ils ont fabriqué de toutes pièces des mensonges destinés à **faire croire à l'opinion publique que l'intervention au Vietnam était justifiée.** Elle démontre le mécanisme qui a mené à cette substitution : eux-mêmes ont été dupés par ceux qu'elle appelle les

« spécialistes de la résolution des problèmes » qui leur présentaient des options possibles formulées en termes mathématiques, probabilistes tout à fait abstraits, fort éloignés des réalités fournies par les services de renseignement, très au fait, eux, des réalités concrètes recueillies au plus près du terrain. Ce sont eux qu'il aurait fallu suivre pour agir de façon responsable et sensée et non les algorithmes qu'on leur présentait comme plus fiables. Il aurait fallu débattre en haut lieu de façon plus responsable et mieux instruite au lieu de s'en laisser accroire par un langage pseudo-scientifique au service d'une gestion technocratique de l'affaire, peu soucieuse des réalités humaines et des vies dont dépendaient les décisions prises. « Les mots justes trouvés au bon moment sont de l'action » disait Hannah Arendt. De ce fait, les paroles ne sont-elles pas des actes ?

Arendt met en évidence et dénonce la confusion caractéristique de la société moderne, du domaine privé (c'est-à-dire l'ordre de la production et de la consommation entièrement subordonnée aux nécessités vitales) et du domaine public qu'elle identifie à l'ordre politique (c'est-à-dire l'action libre et concertée au sein d'un véritable espace commun de discussion). L'erreur des sociétés modernes est de confondre ces deux ordres, la vie publique étant entièrement préoccupée par les activités de production et de consommation, et la politique se ramenant à la seule gestion administrative. Cette confusion trouve elle-même sa source dans la non-distinction du travail, toujours soumis aux nécessités vitales et de l'action (innovation commune issue du libre débat public). Les sociétés modernes se caractérisent ainsi par le primat de l'« animal laborans » à seule fin de consommer toujours plus, d'où le rôle de la publicité cherchant à faire croire au caractère indispensable et à l'excellence des produits qu'on lance sur le marché.

Le second trait des sociétés actuelles est la « perte de l'esprit originel », c'est-à-dire des valeurs léguées par la tradition. Non pas qu'elle préconise un retour à l'identique à la tradition, mais elle affirme souhaitable de renouer avec ce qui, dans le passé, est fondateur et a fait ses preuves. H. Arendt distingue la domination exercée par les systèmes totalitaires et l'autorité qui est le pouvoir de commander, donc de se faire obéir, non par contrainte mais par la prégnance des valeurs auxquelles l'autorité se réfère comme garant de sa légitimité : « Partout où a existé une véritable autorité, elle était liée à la responsabilité de la marche du monde. »

Le but de H. Arendt est de définir le cadre théorique d'une authentique démocratie, celui du progrès de « la vie de l'esprit » par aménagement d'un espace public de discussion comme source de l'innovation.

Si vie politique et vie philosophique partagent la conviction que la vie humaine n'est pas réductible à sa pure conservation et que l'homme transcende sa dimension purement biologique, il faut renoncer à croire salutaire le ralliement aveugle aux « pensées » toutes faites que sont les idéologies qui ont montré au xx^e siècle leur caractère mortifère, meurtrier. Le monde véritablement humain se tisse à l'intérieur des relations que les hommes, dans leurs irréductibles différences, entretiennent entre eux dans le débat, les échanges, dans l'espace public. C'est pourquoi il ne dépend que d'eux de bâtir le monde ou de le détruire.